

Je remercie de tout mon cœur Bernard Mouëllic à qui cette étude doit tant, pour ses précieux conseils et suggestions, et pour la maquette.

Ce texte reprend les thèmes que j'ai développés dans deux articles que mes amis de la revue L'OISEAU-TEMPÊTE ont fait paraître dans les numéros 8 et 11. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance.

Hervé Denès m'a opportunément rappelé à l'ordre dans le délicat domaine des transcriptions des caractères chinois. Qu'il en soit remercié.

Pour tous contacts on peut s'adresser à :

Ngô Văn c/o L'OISEAU-TEMPÊTE
21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris

Né en 1913 dans une famille paysanne, aux environs de Saigon, Ngô Văn s'engage dans la lutte révolutionnaire en 1932. Contraint à l'exil en France en 1948, il travaille en usine jusqu'à sa retraite en 1978.

Il a publié *Divination, magie et politique dans la Chine ancienne*, un ouvrage historique, *Viêtnam 1920-1945, Révolution et contre-révolution sous la domination coloniale*, dont la suite, *Le joueur de flûte et Ho chi Minh*, va paraître aux Éditions Paris-Méditerranée. Il est aussi l'auteur d'une autobiographie, *Au pays de la cloche fêlée*.

LE CHAT QUI PÊCHE
ISBN 2-9523154-0-X

UTOPIE ANTIQUE
ET GUERRE DES PAYSANS EN CHINE

DU MÊME AUTEUR

- Vụ án Moscou, Nhà xuất bản Chống trào lưu*, Saigon, 1937 (brochure en vietnamien dénonçant les procès de Moscou)
- Divination, magie et politique dans la Chine ancienne*, PUF, 1976, You-Feng, 2002
- Revolutionaries They Could Not Break*, Index Bookcentre, Londres, 1995
- Avec Maximilien Rubel, une amitié, une lutte 1954-1996*, in *les Amis de Maximilien Rubel*, L'insomniaque, 1997, épuisé
- Viêt-nam 1920-1945, révolution et contre-révolution sous la domination coloniale*, L'insomniaque, 1996, Nautilus, 2000
- Việt nam 1920-1945, cách mạng và phản cách mạng thời đô hộ thực dân*, Chuông Rè/L'insomniaque, 2000 (version vietnamienne du précédent)
- Au Pays de la cloche fêlée, tribulations d'un Cochinchinois à l'époque coloniale*, L'insomniaque, 2000. À paraître en version vietnamienne
- Contes d'autrefois du Viêt-nam, *Chuyện đời xưa xứ Việt*, avec Hélène Fleury, édition bilingue, You-Feng, 2001
- Cuentos populares de Vietnam*, traduit du précédent par Magali Sirera, Octaedro, Barcelone, 2004
- Memoria Escuerta, de Cochinchina a Vietnam*, traduction de Mercè Artigas de *Au Pays de la cloche fêlée*, Octaedro, Barcelone, 2004
- Le Joueur de flûte et Hồ chi Minh, Viêt-nam 1945-2005*, à paraître, Paris-Méditerranée

Ngô Văn

**UTOPIE ANTIQUE
ET GUERRE DES PAYSANS EN CHINE**

太平

LE CHAT QUI PÊCHE

À l'instar de Joseph Déjacque dans son *L'Humanisphère, Utopie anarchique (1857)*, par utopie nous entendons le rêve non réalisé mais non pas irréalisable. L'utopie, qui fut trop souvent conçue et analysée comme un phénomène propre à l'Occident seul, fait partie de l'histoire profonde de la Chine. Ce sont les mêmes rêves et aspirations, les mêmes tentatives pleines de flamme et de poésie de monter à l'assaut du ciel. Dans l'utopie chinoise marquée à la fois par le mysticisme et son dépassement sublimé dans la vie et le combat terrestre, nous nous trouvons sur le même terrain que les combattants des guerres de paysans qui secouèrent le monde occidental, que ce soit avec Thomas Müntzer en Allemagne ou les diggers et niveleurs en Angleterre, pour ne mentionner que les plus emblématiques. Comme si toutes ces révoltes, sans se confondre, se répondaient à travers l'espace et le temps, entretenant le feu de la subversion et de l'espoir sur la planète entière.

Voici un texte du *Lie tseu*, de l'école taoïste marquant l'utopie antique :

NI ROI, NI SUJET

Yu (le roi légendaire des Hia) alors qu'il aménageait la terre et les eaux, s'était égaré en chemin. Il atteignit un pays au nord de la Mer septentrionale, éloigné des districts de Ts'i, on ne sait de combien de dizaines de millions de ly. Ce pays s'appelle Tchongpei (Extrême-Nord). Nul n'en connaît les limites. Dans ce pays, il ne vente ni ne pleut. Nul givre et nulle rosée. Et non plus d'oiseaux, ni de quadrupèdes, ni d'insectes, ni de poissons, ni de végétation. Un plateau escarpé l'entoure. Au centre de ce territoire, se dresse une montagne en forme de jarre, appelée Houling. À son sommet, d'un orifice en forme d'anneau rond du nom de Tsehiue (Fosse savoureuse) jaillit un liquide appelé Chenfen (Source divine) au parfum plus pénétrant que celui de l'orchidée et du poivre, au goût surpassant celui des liqueurs *lao* et *li*. La source se déverse en quatre ruisseaux vers le bas de la montagne traversant et arrosant partout le pays. Le souffle de la terre est bénéfique. Les hommes d'un naturel conciliant, ignorent rivalité et dispute. Leur âme est bonne, leur corps

禹之治水土也。迷而失塗，謬之一國。濱北海之北，不知距齊州幾千萬里。其國名曰終北。不知際畔之所齊限。無風雨霜露。不生鳥獸蟲魚草木之類。四方悉平。周以喬陟。當國之中有山。山名壺領。狀若甌甄。頂有口。狀若員環。名曰滋穴。有水湧出。名曰神瀣。臭過蘭椒。味過醪醴。一源分爲四埒。注於山下。經營一國。亡不悉徧。土氣和。亡札厲。人性婉而從。物不競不爭。柔心而弱骨。不驕不忌。長幼齊居。不君不臣。男女雜游。不媒不聘。緣水而居。不耕不稼。土氣溫適。不織不衣。百年而死。不夭不病。其民孳阜亡數。有喜樂亡。衰老哀苦。其俗好聲。相攜而迭謔。終日不輟音。飢倦則飲神瀣。力志和平。過則醉。經旬乃醒。沐浴神瀣。膚色脂澤。香氣經旬乃歇。

列子 卷五

Fac-similé du texte du *Lie tseu*

est souple, orgueil et envie leur sont étrangers. Vieux et jeunes demeurent ensemble, il n'y a ni roi ni sujet. Hommes et femmes s'unissent à leur guise sans entremetteurs ni demandes de mariage. Ils vivent au bord de l'eau, ils ne labourent ni ne moissonnent. Le souffle de la terre est tiède, ils ne tissent, ni ne se vêtent. On meurt à cent ans. Il n'est ni mort prématurée, ni maladie. La population se multiplie, innombrable. Tous vivent dans la joie, ils ne connaissent ni la dégénérescence de la vieillesse ni l'affliction du deuil. Ils aiment la musique. Se tenant par la main, ils chantent des chants alternés jusqu'à la fin du jour. Quand la fatigue les prend, ils s'abreuvent à la Source divine et retrouvent l'équilibre de leur force et de leur esprit. S'ils ont trop bu, ivres, ils ne se réveillent que dix jours plus tard. Quand ils se baignent dans cette Source divine, leur peau devient onctueuse et le parfum ne s'en évanouit qu'après dix jours.

Ce texte du *Lie tseu* décrit une communauté imaginaire réminiscence de la communauté paysanne archaïque, précédant le début légendaire de l'aménagement de la Chine primitive. Il exprime le rêve

commun aux paysans-serfs écrasés, de l'absence absolue de tout pouvoir au-dessus de leurs têtes, de la délivrance du travail, de l'aspiration à une longue vie joyeuse, du désir de l'union libre entre hommes et femmes, et enfin de l'échappée au carnage perpétuel de la mort sous la poigne des maîtres féodaux de l'époque.

L'auteur, Lie tseu, – un des maîtres de l'école du *Tao* ou *Dao* (*Daokia*, taoïsme) – naquit vers 450 av. J.-C. (période des Royaumes combattants), il menait une vie obscure au rang des hommes du commun et subsistait grâce à l'aide de ses disciples.

Enracinée dans le sol paysan, la pensée taoïste s'incarnera, au II^e siècle ap. J.-C., dans la formidable guerre des paysans qui contribua à la chute de l'empire des Second Han (25-220).

La plèbe paysanne dans la société féodale archaïque

Au premier millénaire av. J.-C., la société féodale archaïque se divise *grosso modo* en deux classes principales : en haut, l'aristocratie, en bas, la plèbe paysanne. Nobles et patriciens, détenteurs du pouvoir et maîtres de la terre, dominant et exploitent les paysans. Les rites régissent les rapports au sein de la noblesse, les coutumes rythment la vie plébéienne.

Les paysans besognent comme serfs, fermiers, ouvriers agricoles et les fruits de leur travail remplissent les greniers des nobles. D'autres *sans-terre* et esclaves pour dettes triment dans les mines, les fonderies de fer, les salines, les ateliers artisanaux appartenant aux féodaux ou à de riches marchands.

Ainsi en temps de paix, pour entretenir les « hommes supérieurs » (*kiuntseu*, fils de prince), les « gens de peu » (*siaojen*) labourent et crèvent de faim, tissent sans avoir de quoi se vêtir. « Le prince mange ses impôts, les grands-officiers mangent leurs fiefs, les patriciens mangent leurs domaines, les plébéiens mangent leurs forces de travail, les artisans et les commerçants mangent les prix fixés par l'État, les fonctionnaires mangent leurs fonctions, les administrateurs mangent leurs apanages; le gouvernement est en ordre, le peuple est en paix... » dit le Discours sur les Royaumes (*Kouo Yu*, 1^{er} s.)

Et durant les guerres acharnées entre féodaux pour la conquête des territoires et pour l'hégémonie, les plébéiens constituent la piétaille et meurent en masse.

Au milieu de tous ces bouleversements et des troubles sociaux des Royaumes Combattants (v. 500-

222 av. J.-C.) apparurent les « Cent écoles » de pensée chez les lettrés (*che*, patriciens) penseurs à la recherche de « la voie pour rétablir la paix sous le ciel ». Mais la dislocation des Cours royales, la chute des Maisons princières et seigneuriales finissent par les disperser dans le peuple. Parmi ces lettrés devenus très pauvres, les uns subsistent en dispensant leur enseignement en privé, les autres cherchent à s'employer chez les féodaux encore puissants, comme conseillers politiques, spécialistes de divers arts et techniques ou praticiens des arts ésotériques...

Confucius lui-même pour subsister se fit conseiller d'une Cour à l'autre. Lao tseu, son antagoniste, inspirateur des taoïstes, aurait été archiviste à la Cour des Tcheou.

Parmi ces écoles, l'école taoïste reflète la pensée plébéienne paysanne.

L'école du Tao de Lao tseu

Cette école du Tao s'oppose à l'école traditionaliste de Confucius, qui est le fondement idéologique des classes dominantes féodales – de l'ordre féodal idéal, régi par les rites. L'école confucianiste enseigne les règles de convenance dans les rapports fondamentaux entre roi et sujet, père et fils, mari et femme,

frère et sœur suivant les cinq vertus cardinales : loyauté et piété filiale, équité, bienséance, sagesse et confiance, auxquelles s'ajoutent la stricte séparation des sexes, ainsi que la conduite appropriée à l'échelon social auquel on appartient.

Les taoïstes, mal à l'aise dans un monde en perdition, mènent une existence cachée d'ermites ou de reclus au sein de la plèbe paysanne. Leur idéal : le retour à la nature, la simplicité primitive, la vie naturelle, spontanée, libre et joyeuse, dénuée de toute convention, sans lois ni morale. Cette philosophie taoïste dérive des anciennes pratiques magico-religieuses héritées des chamanes de la haute antiquité et enracinées dans le sol paysan. Le mot *Tao* ou *Dao* signifie couramment la religion, la Voie : *Dao Lao*, la religion de Lao tseu ; *Dao làm nguoi*, la Voie d'être homme. Le *Tao* comme principe immanent de la nature, du mouvement cosmique, suggère l'idée d'une puissance en marche, de l'incessant devenir universel. Ses disciples prêchent le non-agir (*wouwei*), la non-intervention de l'homme dans l'univers naturel et humain, le retour à la spontanéité et la simplicité primitive, à la vie en petites communautés autonomes, où

S'il y existait des bateaux et des chars, le peuple n'y monterait pas ; s'il y existait des cuirasses et des lances, il ne les porterait pas. Il se nourrit avec saveur, s'habille avec élégance, se plaît dans sa demeure, jouit de ses simples usages. Les communautés voisines se regardent de loin ; on en entend chanter le coq, aboyer le chien, mais sans y mettre les pieds et ce, jusqu'à la mort (*Taoteking*).

À l'opposé des confucianistes qui se fient au destin dicté par le Ciel (*t'ien ming*), les taoïstes mènent leur existence suivant la devise : Mon destin dépend de moi-même et non du Ciel (*Wo ming tsai wo pou tsai t'ien*, Pao Pou Tseu). « Le malheur n'est pas dans les étoiles, mais dans nos âmes prosternées. » écrivait Shakespeare dans *Jules César*.

De ce courant antiféodal, antitraditionaliste, il nous reste trois recueils de sentences, le *Taoteking*, attribué à Lao tseu (v. 570-490), le *Lie tseu* (v. 450), cité au début de cette étude, et le *Tchouang tseu*, œuvre de Tchouang Tcheou (v. 370-300). Ces penseurs vivaient hors de toute fonction publique, dans l'obscurité et la pauvreté. En se soustrayant au conditionnement social et matériel, ces reclus cherchent à

échapper à l'emprise de la maladie, au vieillissement et à la mort. Ils cultivent l'art de longue vie, pour « nourrir le principe vital », en suivant les disciplines respiratoires, diététiques, alchimiques, en pratiquant l'« art de la chambre à coucher », en se livrant à des exercices physiques imitant les animaux dans leurs jeux et leurs danses. Ils tendent aussi à s'abstraire du monde pour s'épanouir librement dans les voyages extatiques.

Enfin les taoïstes s'opposent également à l'école des Lois, (légisme, *fakia*) prééminente sous le Premier empire (221-207). Les légistes condamnent les traditions féodales, les anciennes méthodes de gouvernement, pour proclamer la nécessité de la loi draconienne égale pour tous, sans distinction entre proches et étrangers, nobles et vilains, ainsi que l'application impartiale des peines et récompenses, sous l'autorité d'un souverain éclairé, maître absolu de l'État. Le seigneur de Ts'in parvint à détruire les six royaumes et l'ensemble des seigneuries, et sous l'influence des légistes, fonda le Premier empire et se proclama Premier empereur, Ts'in Chehouang, en 221 av. J.-C. L'empire centralisé fonctionne avec une bureaucratie complexe, comporte 36 provinces

gérées chacune par un administrateur civil et un gouverneur militaire. Des institutions totalitaires – responsabilité collective et dénonciation obligatoire des délits à l'intérieur des groupes de familles – remplacent les rites et la morale d'autrefois. Les lettrés confucianistes qui propagent leur doctrine sont mis à mort. Les livres classiques, les ouvrages des « Cent écoles » – exceptés les livres de médecine, d'agriculture et divination – sont livrés au feu et ceux qui les détiennent sont punis de travaux forcés.

Sous le Premier empire la plèbe paysanne, anciennement rattachée aux fiefs féodaux détruits, se voit allouer les terres qu'elle cultive en payant une redevance avec une partie de la récolte, les impôts sur la paille et le foin et la capitation. Les corvées liées aux gigantesques travaux (construction de palais de l'empereur, de routes et canaux à travers l'Empire, de la Grande muraille et du mausolée de l'empereur...), l'enrôlement pour les opérations militaires de conquête lointaine, aggravent à l'extrême la condition paysanne.

La guerre des paysans du 1^{er} s. av. J.-C. au II^e s. ap. J.-C.

Après la mort du tyran, le soulèvement des anciens féodaux, conjugué avec les insurrections pay-

sannes généralisées en 209-207, mit fin au Premier empire.

Un ancien gendarme des Ts'in, Liou Pang, à la tête de la guerre de paysans, sortit victorieux de cet imbroglio de massacres, se proclama empereur et fonda la dynastie des Premiers Han (206 av. J.-C. – 8 ap. J.-C.). Les membres de la famille impériale reçurent des apanages héréditaires, devenus royaumes et marquisats. Le nouvel empire conserva dans ses grandes lignes la structure politique et administrative de l'empire déchu. Comme toujours, le travail paysan constituait la source d'existence des féodaux, de l'aristocratie terrienne et des marchands. Le labeur des culs-terreux entretenait aussi les lettrés-fonctionnaires et les troupes.

À la fin des Premiers Han, dans les années où sévissaient sécheresses et inondations, les paysans écrasés par l'intolérable exploitation des propriétaires, affamés, se nomadisent et se livrent au pillage pour subsister. Les cas de cannibalisme n'étaient pas rares. En l'an 18, le soulèvement des Sourcils Rouges (*Tch'emei*) impulsa l'insurrection généralisée des paysans. Dans leurs bandes armées, ils se comptaient par dizaines de milliers. Ils affrontèrent les troupes des partisans des Han, ainsi que celles levées par des aventuriers en mal de pouvoir.

Un marchand et gros propriétaire terrien, Liu Xiu, sorti victorieux de l'anarchie militaire, se proclama empereur des Second Han (25–220). La dynastie s'écroulera sous la poussée de la guerre des paysans provoquée par une nouvelle grave crise agraire.

Utopie libertaire et mouvements paysans sous les Second Han (25–220)

La guerre des paysans, à l'époque conduite par deux organisations messianiques d'inspiration taoïste, le T'aip'ingtao (*Communauté religieuse de la Grande Paix*), et le Wuteoumitao (*Communauté religieuse des Cinq Boisseaux de Riz*), a contribué à la désagrégation de l'Empire des Second Han au II^e siècle.

Dans les années 170, à la suite des inondations du fleuve Jaune, les paysans plongés dans l'extrême misère se rassemblent en bandes errantes, volent et pillent. Dans les six provinces aux confins du Chantong et du Hönan, se développe le mouvement du T'aip'ingtao, dont le maître, Tchang Kiao, s'est consacré au culte de Houang Lao, synthèse du souverain mythique Houangt'i et de Lao tseu divinisé. Son enseignement s'appuie sur les textes sacrés du *Taoteking*, Canon de la Voie et de la Vertu, et le

T'aip'ingking, Canon de la Grande Paix, texte révélé au maître taoïste Yu Ki, au début du II^e siècle.

Le dernier ouvrage – dans le même esprit que le *Taoteking* – est basé sur les théories cosmogoniques du Yin Yang et des Cinq Éléments, accompagnées de sévères critiques contre les inégalités sociales, le parasitisme des possédants, la discrimination envers les femmes.

Il est naturel que l'ensemble des richesses et produits de la nature appartiennent au Ciel, à la Terre et au monde, et nourrissent l'homme... L'homme a le devoir de se vêtir, de se nourrir soi-même par sa propre force... L'homme riche, qui écarte les pauvres qui en meurent de faim et de froid, agit contre le principe du Tao et en grand ennemi de l'homme. Son crime est sans absolution (*T'aip'ingking*).

Ces pensées nouvelles nourrissent le rêve millénaire des paysans de l'instauration sous le ciel d'une humanité sans riches ni pauvres, sans nobles ni vilains. Organisée militairement, la communauté compte quelque 300 000 adeptes après une décennie d'expansion.

Des groupes se réunissent souvent plusieurs jours durant pour des cérémonies, des fêtes ou des jeûnes purificateurs. Au cours de ces assemblées, les adeptes se livrent à des transes collectives rythmées par la musique, à des scènes de liesse où des hommes et des femmes « mêlent leur souffle », réalisant ainsi l'union du Yin et du Yang, le renforcement des esprits vitaux. Les maladies étant considérées comme des conséquences des péchés, les malades devaient se confesser, être isolés dans des chambres de méditations. Ils guérissaient en absorbant des charmes incinérés.

On distribue aux affiliés des amulettes guerrières aux équinoxes de printemps et d'automne. Partout, sur les portes des bâtiments administratifs dans les grandes villes à murailles, dans les provinces et les commanderies, apparurent tracés à la craie, comme appel à la subversion, les caractères *kiatseu*, commencement d'un cycle d'une ère nouvelle, l'an 184, annonçant la mort de l'ancien Ciel Azur et l'avènement du Ciel Jaune, du triomphe de la grande félicité.

Les cultes taoïstes étant considérés par le pouvoir comme « religion démoniaque » (*Koueitao*), opposée aux cultes orthodoxes officiels, les affiliés sont passibles de la peine de mort. L'écartèlement d'un chef

religieux et l'exécution de plus de mille adeptes du T'aip'ingtao à Loyang, la capitale, précipitèrent l'insurrection au cours de la deuxième lune de l'an 184. En signe de ralliement, les insurgés portaient un turban jaune, couleur du Ciel jaune d'où leur appellation Turbans jaunes ou Rebelles-fourmis en raison de leur grand nombre.

Ils se sont emparé de plusieurs villes, de centres de province du Chantong et du Hönan malgré la résistance des troupes impériales de Loyang. Les fonctionnaires s'enfuirent ou périrent. Les bâtiments administratifs brûlèrent. Ils se rendirent maîtres des villes du Chantong et du Hönan, ont occupé en 185 la région montagneuse du Taihangshan – entre le Chansi et le Chantong –, en 186, le Chensi, le Hopei et le Leaotong, et le Chansi en 188. Le patriarche Tchang Kiao et ses deux frères Tchang Pao et Tchang Leang périrent au début du combat, la répression impériale fit rage, plusieurs milliers d'insurgés furent mis à mort. Cela n'a pas empêché les Turbans jaunes de relever la tête par centaines de milliers dans plusieurs provinces. Malgré leur défaite, leur influence demeure rémanente.

Première cité théocratique

À la même époque se développe dans la vallée de la Han la communauté religieuse des Cinq boisseaux de riz (*Wuteoumitao*) fondée par Tchang Taoling, qui étudia le Tao dans les monts K'eouming. Ceux qui le suivaient pour recevoir son enseignement devaient verser cinq boisseaux de riz. On les appela Rebelles-riz (*mitsei*). Tchang Lou, le petit-fils de Tchang Taoling, continua l'œuvre du grand-père.

Le pouvoir, secoué par les Turbans jaunes, cherchait à rallier Tchang Lou. Mais celui-ci tua l'officier des forces impériales et s'attacha ses troupes. Devenu maître de la région, il y organisa une cité théocratique dans le Seutch'ouan et dans le Sud du Tch'enseu, sans fonctionnaires, sans prison et sans propriété individuelle.

Au sujet de cette communauté, les *Chroniques des Trois Royaumes* rapportent :

Les novices sont appelés Soldats-démons (*Koueitsou*). Ceux qui sont initiés au Tao et qui ont la foi sont nommés Préposés aux libations (*tsitsiu*). Chacun dirigeait un groupe organisé. Tous enseignaient qu'il faut être de bonne foi, confiant, non trompeur. Les Préposés tenaient

les « auberges d'équité » dans lesquelles ils disposaient le riz et suspendaient la viande dite d'équité. Les voyageurs pouvaient se restaurer selon leur faim. S'ils abusaient, les Esprits du Tao les frappaient aussitôt de maladie. Il n'y avait pas de prisons : ceux qui avaient commis une faute mineure s'employaient à la réfection de cent pas de route et par là la faute était absoute. Ceux qui avaient commis des fautes graves, s'ils récidivaient trois fois, étaient exécutés. Il n'y avait plus de fonctionnaires : toute « l'administration » était l'affaire des Préposés aux libations. Le peuple (chinois) et les aborigènes étaient très satisfaits du régime.

Un autre ouvrage, le *Tien Lo*, précise que les Préposés aux libations ne s'occupaient pas seulement des auberges d'équité et du bien-être matériel du peuple, mais aidaient aussi les adeptes à la connaissance du livre canonique de cinq mille mots, le *Lao tseu* (*Taoteking*).

La cité théocratique fondée vers l'année 190 par la communauté religieuse des Cinq boisseaux de riz (*Wuteoumitao*) durera trente ans. Elle disparaîtra dans le tourbillon de l'anarchie guerrière marquant la fin de la dynastie des Second Han en 220 et la formation des Trois Royaumes (220-280).

L'esprit de révolte de la communauté des Cinq boisseaux de riz demeure vivace. En 399, Suen Ngen, affilié à la communauté – comme son père, originaire du Chantong – recrute ses fidèles parmi les marins, pêcheurs et pirates des côtes du Tchekiang, et forme des « armées de démons ». Leur insurrection, déclenchée en 400, gagne les côtes et menace Nankin. Défaits en 402, nombre d'insurgés se livrent aux suicides collectifs.



Au III^e siècle, Ko Hong (253-333), le maître taoïste alchimiste, reproduit dans son ouvrage, *Pao pou tseu*, le traité critique d'un certain Pao Tsing yen, qui pensait que dans les très anciens temps sans roi le monde était meilleur qu'au temps présent. Ce premier anarchiste libertaire, lecteur passionné du *Lao tseu* et du *Tchouang tseu*, évoque l'âge d'or des communautés primitives, puis aborde d'emblée le terrain politique et formule de façon concrète la lutte contre l'absolutisme despotique.

Les lettrés confucianistes prétendent que le Ciel, en faisant naître le peuple, établit les rois.

Comment ! Le Ciel aurait exprimé ainsi son vœu ? Les forts oppriment les faibles et alors les faibles font leur soumission. Les malins trompent les sots et alors les sots se mettent à leur service. Parce qu'il y avait eu soumission, le rapport roi-sujet surgit, et parce qu'il y avait eu service, le peuple impuissant fut dominé... Le Ciel azur n'a vraiment rien à voir dans ceci...

Astreindre le peuple aux corvées et nourrir les fonctionnaires, c'est épuiser le peuple pour que les honorables touchent de gros salaires...

Au temps de la lointaine antiquité il n'y avait ni roi ni sujet. Pour se désaltérer, on creusait simplement des puits ; pour se nourrir on cultivait les champs. Au lever du soleil, on s'activait, au coucher du soleil, c'était le repos... Insouciant, on était libre, généreux, on était content. Pas de lutte, pas d'affairement, ni honneur ni honte. Dans les montagnes il n'y avait pas de sentiers, sur les eaux il n'y avait ni bateaux ni ponts. Rivières et vallées étaient sans communication, on ne s'expropriait pas mutuellement. Nulle troupe, ni soldats n'étaient rassemblés, on ne s'attaquait pas. Puissance et profit ne germaient pas, désordre et calamités n'arrivaient point. On ne se servait pas

de boucliers ni de lances, on ne construisait ni fortifications ni fossés. Les dix mille êtres communiquaient dans une égalité transcendante et s'oubliaient dans le Tao (la Voie). Les maladies ne se propageaient pas et le peuple terminait sa longue vie dans une mort naturelle. Les hommes avaient un cœur pur et innocent, les sentiments de ruse n'étaient point nés. Ayant de quoi manger, ils étaient contents, se tapotaient le ventre et s'en allaient se promener. Leurs paroles étaient sans fioritures, leurs actes sans ornements. Comment les exactions pour arracher le bien du peuple eussent-elles été alors possibles ? Comment les fosses et les trappes, ces sévères châtiments, eussent-elles pu être inventées ?

Mais quand l'astuce fut employée et quand l'artifice naquit, la Voie et la Vertu étant décadentes, la hiérarchie fut établie. On multiplia les rites de promotion et de dégradation, de diminution et d'augmentation ; on orna les robes et les bonnets de sacrifices et les costumes d'offrandes au Ciel azur et à la Terre jaune. On éleva des constructions de terre et de bois jusqu'aux nuages, on mit du rouge et du vert jusqu'aux poutres et aux solives. Les précipices furent bouleversés en quête

de pierres précieuses, les gouffres pénétrés à la recherche de perles. Quand bien même les jades eussent-ils été aussi drus que des arbres en forêt, ils n'eussent point suffi pour arriver à bout des caprices des hommes ; et quand bien même l'or eût-il été accumulé en montagnes, il n'eût point suffi à leurs dépenses. Ils s'abandonnèrent à la perversion et se détournèrent de l'origine première, de l'essence du Grand Commencement... Ils tournaient le dos de plus en plus à la simplicité originelle. Ils fabriquaient des armes pointues et tranchantes et éternisaient la calamité des usurpations, et des empiétements. Leur seul souci était que les arbalètes fussent assez fortes, les boucliers assez solides, les lances assez tranchantes, les défenses assez épaisses.

Mais du temps où il n'y avait ni oppression ni violence, ces soucis étaient écartés...

Pourquoi des tyrans comme Kie et Tcheou peuvent-ils brûler les hommes, massacrer leurs conseillers-censeurs, découper les cœurs et broyer les os, épuiser toutes les possibilités du mal... Qu'ils arrivent à montrer leur cruauté, à donner libre cours à leur perversité et découper l'Empire comme des bouchers, cela vient de leur état de roi

qui les autorise à suivre leur bon plaisir. Le rapport roi-sujet une fois établi, la méchanceté de la foule s'accroît journallement. C'est alors qu'on se révolte dans les fers et qu'on peine au milieu de la boue et de la poussière, que le Souverain tremble du haut de son temple ancestral et que le peuple est harassé dans sa détresse. On voudrait l'enfermer dans les rites et les règles, le corriger par des châtiments et des punitions. Autant vouloir, ayant fait éclater des houles terribles et excité des flots insondables, les calmer avec une pincée de terre ou les endiguer avec les doigts et les paumes.

Les penseurs taoïstes mettent en question l'inégalité parmi les humains sous le ciel de Chine, tandis que l'esprit de révolte secoue la paysannerie en période de crise agraire. Dans les campagnes, l'écart entre riches et pauvres aggrave les tensions sociales et les insurrections paysannes sont endémiques à travers les âges. En certaines périodes (sous les Tang, VII^e-VIII^e s., les Song XII^e s.) le pouvoir impérial a dû procéder à la redistribution des terres pour rétablir une certaine paix sociale.

C'est sous le mot d'ordre « niveler riches et pauvres » (*Kiun p'in fou*) que s'est déclenchée la grande

insurrection paysanne de 993 dans le Seutch'ouan dirigée par les mystiques Wang La Po et Li Chouen.

En 1120, dans le Tchekiang, les réquisitions pour la construction du Palais impérial de K'aifong ont provoqué une brève insurrection, dirigée par une société secrète bouddhique dans la lignée de l'esprit subversif taoïste. Les insurgés, mal armés, strictement végétariens et qui rendaient un culte aux démons, massacrent riches, fonctionnaires et notables. Quand leur chef Fong La fut capturé après un an de combat, ils échappèrent à la répression par des suicides collectifs.

Dix ans plus tard, en 1130 – dans la tradition taoïste des Cinq boisseaux de riz –, se déclencha le soulèvement paysan, dans la région du lac Tongt'ing, au Sud du Hounan. Les exactions des fonctionnaires, les pillages d'une armée mi-officielle mi-privée, avaient poussé à bout les hommes du labour, dont la plupart étaient gagnés à la secte taoïste animée par Tchong Siang. Le patriarche, magicien et chef de guerre, déclara « scélérates les lois des Song (dynastie régnante) » et proclama le fameux « niveler nobles et vilains; égaliser riches et pauvres ». Les insurgés firent table rase des signes de l'ordre ancien, ils « incendièrent les bâtiments administratifs, les cita-

delles et les marchés, les pagodes et les temples, les maisons des puissants brigands, ils massacrèrent les fonctionnaires, sans épargner les lettrés *jou* (confucianistes), moines, guérisseurs, devins...», c'est-à-dire tous ceux qui leur paraissent vivre sans travailler, sans peiner pour avoir leur riz. Tchong Siang tomba au trente-cinquième jour de l'insurrection. Ses disciples continuèrent la lutte avec plus de 400 000 fidèles, qui ébranlèrent dix-neuf districts jusqu'en 1134 avant d'être tous massacrés.

Dans les environs de 1300, la dure exploitation du pouvoir mongol provoque l'hostilité grandissante des masses chinoises, prêtes à se soulever et résister à l'occupant.

L'opposition se cristallise dans les sociétés secrètes interdites et persécutées. Les adeptes de la secte bouddhique du Lotus blanc (*P'ailien*), la plupart des paysans pauvres, refusent de payer les impôts et d'accomplir les corvées. Il en fut de même chez les affiliés de la secte du Nuage blanc (*P'aiyun*) implantée au sud du cours inférieur du fleuve Yangtseu. D'autres mouvements millénaristes, dans l'attente de l'arrivée du Bouddha-messie, se soulèvent dans le Hönan en 1335, au Hounan en 1337 et dans le Kouangtong et le Seutch'ouan les années suivantes.

En 1351, le soulèvement des Turbans rouges (*Hongkin*) – ainsi dénommés à cause de leur coiffure – inaugure les grandes insurrections dans le bas du fleuve Jaune, à la suite des inondations, mouvements qui s'étendent les années suivantes au Anhouei.

Les guerres de paysans ont provoqué la chute des dynasties ou ont abouti à la création d'une dynastie nouvelle. En 1352, un jeune moine de 24 ans, Tchou Yuantchang, à la tête d'une troupe d'insurgés s'est emparé d'une petite ville du Nord-Est d'Anhouei. Allié aux Turbans rouges, il parvient à éliminer ses rivaux, et finalement à prendre Pékin. Il met fin à la dynastie mongole des Yuan et fonde la dynastie des Ming en 1368.

Les troubles sociaux des XV^e et XVI^e siècles ont les mêmes causes que ceux des époques précédentes. À partir du X^e siècle se développe une classe de fermiers et d'ouvriers agricoles, le nombre de paysans sans terre, errants, sans ressources, augmente. Dans les mines, la métallurgie, les céramiques, les fabriques de papiers, l'imprimerie, les salines, trime une main-d'œuvre aux conditions voisines de l'esclavage. Durant la grande rébellion menée par Tong Maotsi en 1448-1449 aux confins du Tchekiang et du Foukien,

les insurgés paysans s'allient aux ouvriers des mines d'argent en révolte menés par Ye Tsongliou. La conquête des bourgades et des villes a permis la prise de dépôts d'armes et le soulèvement devient un mouvement révolutionnaire. La répression fait un million de personnes tuées ou expulsées. En 1476 le même phénomène se répète, et en 1565 des insurrections des mineurs clandestins éclatent dans les régions montagneuses situées entre Tchekiang, Anhouei et Kiangsi.

Au XVII^e siècle, à la fin de la dynastie des Ming, un ancien soldat, Tchang Siantchong, à la tête de la plèbe, fait massacrer les riches propriétaires, les notables et les fonctionnaires impériaux, libère tous les esclaves pour dettes et s'octroie le titre de roi à Tch'engtou, capitale du Seutch'ouan. Il tombe au combat en 1646, après s'être rendu maître de la vallée du Fleuve Bleu et du Seutch'ouan deux ans durant.

Sous le dernier règne des Mandchous, les grandes insurrections des miséreux regroupés dans la société secrète du Lotus blanc éclatent dans les années 1780 et ne s'éteindront qu'en 1803.



À l'orée du XIX^e siècle, la Chine demeure moyenneuse dans sa structure économique, politique et sociale. L'invasion des puissances impérialistes occidentales en Chine réduit l'Empire à l'état de pays semi-colonial. Par une série de traités à coups de canons (les guerres de l'opium de 1842, 1857), le pouvoir de la dynastie des Mandchous sur son déclin ouvre les ports d'abord aux puissances franco-britanniques, ensuite aux autres puissances, les exempte des droits de douane, leur accorde dans plusieurs villes des concessions, enclaves en terre chinoise qui échappent aux autorités du gouvernement de Pékin. Le commerce de l'opium est légalisé. Les vainqueurs imposent de lourdes indemnités de guerre à la Chine. Les flottes étrangères peuvent librement circuler dans le réseau fluvial du pays. L'assujettissement complet du gouvernement de Pékin s'accomplit après 1860, date du pillage et de l'incendie du célèbre Palais d'été par la soldatesque du corps expéditionnaire franco-britannique dès son entrée dans la capitale.

La pénétration des puissances impérialistes fait naître une nouvelle classe, genèse de la bourgeoisie

chinoise, celle des compradores, courtiers du capital étranger dans l'exploitation des masses. Les explosions du désespoir des paysans éclatent en insurrections, soulèvements et guerres de paysans dont la plus importante fut la guerre des T'aip'ing.

La tendance égalitariste et communautaire qui avait – dans un contexte historique différent – inspiré le grand soulèvement des Turbans jaunes et des Cinq boisseaux de riz au II^e siècle reprend vie dans la révolution des T'aip'ing,

Le Royaume du Ciel des T'aip'ing (*T'aip'ing T'ien K'ouo 1851-1864*)

Dans la première moitié du XIX^e siècle la guerre des paysans, sous la houlette des sectes bouddhistes du Lotus blanc et de l'Ordre céleste, éclate en Chine du Nord. La piraterie sévit sur les côtes du Kouangtong, du Foukien et du Tchekiang. La Chine du Sud est le théâtre de soulèvements sporadiques de paysans travaillés par des organisations clandestines affiliées à la Société de la Triade (*Sanhohouei*), autre appellation de la Société du Ciel et de la Terre (*T'ientihouei*).

En Chine centrale, à la même époque, dans les provinces de Kouangsi et Kouangtong, du Moyen et



Bibl. Nat. Paris.

Sceau du Roi du Ciel

En haut, les deux grands caractères à droite et à gauche
yu si: Sceau de Jade (Sceau royal)

Au centre, les quatre caractères de 2e grandeur, de haut en bas
t'ien fou Changt'i: Dieu le Père

Aux deux côtés de *shang ti*, deux caractères de 4e grandeur
t'ai p'ing: Grande Paix (Harmonie universelle)

Dans la moitié inférieure de la sigillographie, de gauche à droite, en
lignes perpendiculaires, les quatre caractères de la 4e ligne
t'ien hiongki tou: Grand Frère Céleste Jésus-Christ

du Bas Yangtse, naît l'Association des adorateurs de Dieu (*Paichangt'ihouei*), au sein des milieux paysans écrasés sous le joug des propriétaires terriens, la rapacité des usuriers, les exactions des mandarins. Dans leur profond désespoir, les paysans regardent vers le Ciel. Inspirés du christianisme, les «adorateurs de Dieu» ont repris le nom de *T'aip'ing* (Grande paix), dans la tradition de la communauté taoïste des Turbans jaunes du II^e siècle. Bien que les deux mouvements soient nés dans des contextes historiques différents, ils poursuivent le même but, réaliser l'utopie de la Grande paix, une société «sans riches ni pauvres», le retour à l'ère de la félicité, à l'âge d'or mythique disparu.

À la tête des *T'aip'ing* se trouve Hong Sioutch'ouan (1813-1864), un illuminé issu de la minorité chinoise Hakka converti au christianisme sous l'influence des missionnaires protestants. Il se croit le frère cadet de Jésus-Christ et le messie chargé de sauver le monde. La dépression économique, la famine de 1849 aidant, l'Association des adorateurs de Dieu se développe rapidement. En deux ou trois ans, elle compte quelque 30000 affiliés. Parmi les adeptes, la plupart des paysans pauvres, ainsi que 3000 mineurs charbonniers, un grand nombre parmi les 10000 transporteurs en

chômage sur la route reliant Canton à la vallée de la Siang au Hounan, des milliers de déserteurs de l'armée impériale, des hors-la-loi, des aborigènes des provinces Kouangtong et Kouangsi. Des intellectuels chinois, des membres de la petite noblesse dépossédés de leurs terres, rallient ses rangs. Les adorateurs de Dieu fusionnent avec les sociétés secrètes antimandchoues.

Le soulèvement se déclenche en 1850 dans le Kouangsi oriental, au village de Kint'ients'uen, une localité des environs du Kik'ingtchan, Monts des Chardons où s'est établi le quartier général de l'Association des adorateurs de Dieu. Le mouvement foncièrement paysan tend à éliminer les propriétaires terriens, les mandarins représentant le pouvoir impérial des Mandchous, objet de l'hostilité générale des Chinois.

En 1851, Hong Sioutch'ouan se proclame Roi du Ciel (*t'ienwang*), fondateur du Royaume du Ciel de la Grande Paix. Il confère à ses ministres et chefs d'armées les titres de roi en second, rois de l'Est, de l'Ouest, du Sud et du Nord. Parmi eux, Yang Sieouk'ing, organisateur et stratège de génie, et Che Tak'ai, général de talent.

L'année suivante les T'aip'ing occupent le Nord-Est du Kouangsi, le Sud-Ouest du Hounan, puis

avancent vers Tchangcha, atteignent les régions situées au Sud-Est de Nankin. Ils s'emparent de Nankin en 1853 après seize mois de combats acharnés contre les forces impériales mandchoues. Nankin, rebaptisée Capitale du Ciel (*T'ienking*) demeurera le centre politique du Royaume Céleste jusqu'à sa chute en 1864. Afin d'étendre le royaume les armées T'aip'ing se livrent à la conquête du Bas-Yangtse, s'aventurent vers le Nord jusqu'à la région de T'ientsin, menaçant Pékin. Contraintes à la retraite par le froid et la disette, elles sont défaites dans la région de Chantong en 1855.

Le premier acte de rébellion des T'aip'ing, c'est l'abolition du port de la natte considéré par eux comme signe d'asservissement imposé par les Mandchous régnants. Les T'aip'ing portent des cheveux longs, ainsi leurs ennemis les traitent de «bandits aux cheveux longs» (*tch'angmaofei*). Leur État théocratique constitué, les T'aip'ing procèdent à la confiscation et au partage des terres entre ceux qui sont en âge de les cultiver, à titre précaire, en s'inspirant du système antique des champs carrés répartis en 9 lots égaux, disposés comme les traits du caractère # qui désigne le puits (*tsingt'ien*). C'est la «répartition égale des terres», un partage collectif.



Trajet des armées T'aip'ing, 1851-1853

Les femmes reçoivent une part de terre égale aux hommes. La loi agraire des T'aip'ing reflète le collectivisme agraire primitif des temps anciens : « S'il y a de la terre, on la travaille ensemble, les habitants du Céleste Empire ne possèdent aucun bien propre, tout est à la disposition du Souverain suprême qui répartit les objets et les produits de façon égale entre tous les habitants du Céleste Empire, de telle façon que chacun mange à sa faim et ait chaud... »

La propriété foncière privée abolie, le commerce privé supprimé, la collectivité assure la satisfaction des besoins indispensables de chacun. Les T'aip'ing tendent vers l'égalité absolue des sexes, condamnent l'adultère et la prostitution et interdisent le bandage des pieds des fillettes, pratique répandue à partir des Song. Les femmes jouissent d'un état-civil égal à celui des hommes. Elles forment des armées à encadrement exclusivement féminin.

Sous l'impulsion de Hong Jenk'an (1822-1864), son cousin, le Roi du Ciel s'est penché sur un programme de modernisation – construction des chemins de fer, développement des sciences et techniques...

Les T'aip'ing ont tenté de se mettre d'accord avec les étrangers pour le libre échange de marchandises

et la suppression du commerce de l'opium. Le Roi du Ciel calque sa monarchie sur l'ancienne, s'entoure d'une Cour à Nankin. Des examens impériaux basés sur la Bible qui remplace les classiques confucéens servent au recrutement des fonctionnaires. Rapidement se développe une aristocratie qui s'assure des privilèges. Le programme de modernisation demeure lettre morte. Le pouvoir corrompt.

En 1860 la Cour des Mandchous déclenche la reconquête du territoire, s'appuyant sur deux hommes d'État chinois, Tseng Kuo-fen, représentant les intérêts des propriétaires terriens chinois et Li Hong-chang, leader des bourgeois compradores chinois. Ces deux massacreurs organisent et dirigent la guerre contre les T'aip'ing avec l'aide considérable des puissances occidentales en mercenaires et matériel. Les armées impériales rencontrent une résistance acharnée des T'aip'ing. En 1864, Nankin tombe. Hong Sioutch'ouan, le Roi du Ciel, se suicide. La répression comptera un million de morts. Les éléments des armées T'aip'ing continuent à se battre deux années encore au Fou-Kien, certains passent à Formose, d'autres au Tonkin (Viêtnam du Nord) où sous le nom des Pavillons noirs ils se battent vaillamment contre les troupes de la conquête coloniale française.

Englobant les provinces les plus peuplées de la Chine du Centre et du Sud dans leur mouvement, les Taiping ont tenu en échec les armées impériales treize ans durant, de 1851 à 1864.

Leur projet de l'instauration d'une communauté mystique et égalitaire est en résonance avec l'utopie qui avait nourri les insurrections et les guerres des paysans à travers le Moyen-âge chinois jusqu'aux temps modernes. Le mouvement des T'aip'ing apparaît comme le prologue de la Révolution chinoise de 1925-1927.

Mais après la défaite tragique de celle-ci, c'est sous la houlette et la poigne du parti maoïste que la dernière guerre des paysans a porté au pouvoir l'empereur Mao Tsé-toung.

En Chine, comme en Occident, l'utopie, qui fut si fort enracinée chez les dépossédés, participe d'un savoir populaire de l'émancipation qu'il importe de remettre en lumière, avant qu'il ne se noie dans les adaptations sinueuses et brutales de la modernité économique aux coercitions du passé.

Ngô Vãn

20 juillet 2004

Bibliographie

- Léon Wieger, *Les Pères du système taoïste*, Paris 1950.
- W. Eberhard, *Histoire de la Chine des origines à nos jours*, Paris 1952.
- Marcel Granet, *La féodalité chinoise*, Oslo 1952.
- Henri Maspéro, *La Chine antique*, Paris 1965.
- Se-ma Ts'ien, *Mémoires historiques*, Trad. Éd. Chavannes, Paris 1967.
- Harold Isaacs, *La Tragédie de la Révolution chinoise*, Paris 1967.
- Étienne Balazs, *La Bureaucratie céleste*, Paris 1968.
- Jacques Gernet, *Le Monde chinois*, Paris 1972.
- Jacques Reclus, *La révolte des Tai-ping (1851-1863), Prologue de la révolution chinoise*, Paris 1972.
- Ngô Van Xuyêt, *Divination, Magie et Politique dans la Chine ancienne*, 1976 & 2002.



LE CHAT QUI PÊCHE
Achévé d'imprimer
en novembre 2004
par Élie Romanzin
imprimeur à Saint-Genis-Pouilly, Ain
Dépôt légal : novembre 2004
ISBN 2-9523154-0-X

